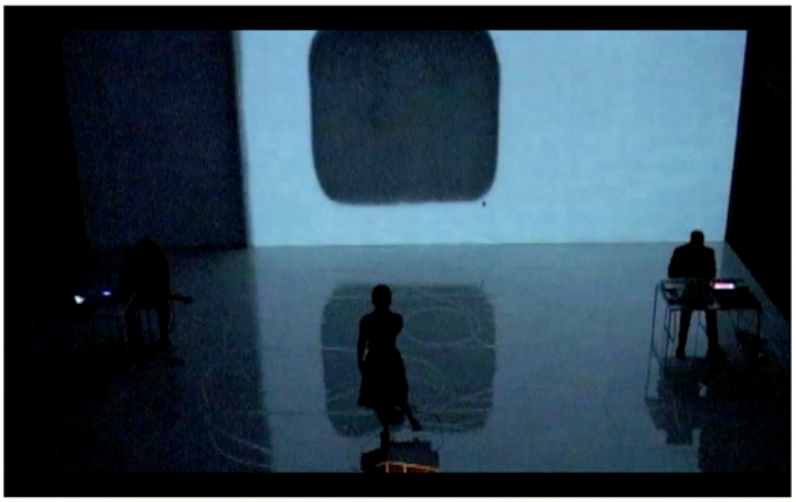
Marie Brassard / INFRAROUGE



Presse / Press

Marie Brassard

Philippe Lévy, Le Monde (2001)

Marie Brassard est auteure, metteur en scène et actrice. C'est à la fin des ses études en interprétation au Conservatoire d'Art Dramatique de Québec en 1985, qu'elle fit la rencontre de l'acteur et metteur en scène Robert Lepage. À son invitation, elle a participé au sein d'un collectif, à l'élaboration et la création de la pièce *La Trilogie des Dragons*, à titre de concepteur, auteure et d'interprète. La pièce, qui remporta un succès international et fut présentée en tournée à travers le monde pendant plus de six ans, marqua le début d'une collaboration qui allait durer quinze années. Cette association fut prolifique puisque, au sein de collectifs réunissant des artistes de disciplines et origines diverses, elle participa par la suite avec Robert Lepage à la création des pièces suivantes: *Le Polygraphe, Les Sept Branches de la Rivières Ota* (spectacle d'une durée de 7 heures) et *La Géométrie des Miracles*. Il y eut aussi *La Trilogie Shakespeare* (Macbeth, La Tempête et Coriolan) dans lesquelles elle interprétait respectivement les rôles de *Lady Macbeth, Ariel* et *Virgilia*. Toutes ces pièces furent présentées en tournée et acclamées dans plus de vingt cinq pays répartis sur quatre continents. Elle fut également de la distribution des films de Robert Lepage, Nô et Le Polygraple, dont elle a également co-écrit le scénario.

Jimmy, créature de rêve (2001)

En 2001, elle créait son premier spectacle solo, *Jimmy, créature de rêve*, dans le cadre du *Festival de théâtre des Amériques*. L'immense succès remporté par cette œuvre incita Marie Brassard à fonder sa propre compagnie de production, *Infrarouge*, dont elle assume la direction artistique et à amorcer une carrière solo. Elle créait par la suite d'autres spectacles qu'elle a écrit, mis en scène et qu'elle interprète : *La noirceur (2003)*, *Peepshow (2005)*, *The Glass Eye (2007)*, *L'invisible* (2008) et *Moi qui me parle à moi-même dans le futur (2010) et Trieste (2013)* pièces dans lesquelles elle poursuit ses expériences technologiques, explorant les manières possibles d'utiliser le son au théâtre : cette approche particulière a fait d'elle une voix singulière dans le paysage théâtral contemporain. Ses pièces, proposées soit en langue française ou anglaise ont été présentées et accueillies chaleureusement dans une vingtaine de pays en Amérique, en Europe et en Australie, dans des endroits aussi prestigieux que le *Théâtre de l'Odéon* à Paris *(salle du petit Odéon)*, *Le Studio de l'Opéra de Sydney* en Australie, le *Barbican Centre* à Londres, le *Haus der Berliner Festspiele* et la *Sophiensaele* à Berlin, le *Halle G* im Museums Quartier et le Brut im künstlerhaus à Vienne, le *Kulturhuset* à Stockholm, PS122 à New York et *Le Teatro de La Abadia* à Madrid.

L'Invisible (2008)

Marie Brassard et sa compagnie *Infrarouge* ont au fil des ans fidélisé des publics aux quatre coins du monde et tissé des relations solides avec des coproducteurs de l'étranger tel que le *Berliner Festspiele* de Berlin, le festival de *La Bâtie* à Genève, Le *Wiener Festwochen* de Vienne, le *Milanoltre* de Milan, le *Göteborg Dance* and *Theater Festival* en Suède et le *Festival Via* en France. Également des partenaires du Canada, tels que *Le Festival TransAmériques* de Montréal, Le *Théâtre Français du Centre National des Arts* d'Ottawa, le *Harbourfront Center* de Toronto et le festival *PUSH* de Vancouver ont encouragé, soutenu et présenté son travail au fil des ans dans leur villes respectives.

Hanako, NÔ, Robert Lepage 1997

À l'occasion, lorsque le temps le permet, elle est aussi interprète au théâtre ou au cinéma. Ses dernières incursions à titre d'interprète au théâtre remontent à octobre 2010, où à l'invitation du cinéaste François Girard (*Le violon rouge, 32 films sur Glenn Gould*), elle interprétait seule sur scène les trois rôles féminins du Fusil de Chasse, adaptation du roman de l'auteur japonais Yasushi Inoué, dans un spectacle produit par l'Usine C de Montréal et du théâtre PARCO de Tokyo. Au cinéma, elle a fait partie de la distribution du grand projet *Séances*, du réalisateur Guy Maddin et on a pu la voir dernièrement dans le dernier film du réalisateur Denis Côté, Vic et Flo ont vu un ours, film qui s'est mérité l'Ours d'argent de l'innovation à la 63e Berlinale (Berlin, 2013).

Le Fusil de Chasse (2010)

Parallèlement à sa carrière au théâtre et au cinéma, depuis quelque temps elle s'intéresse également à la danse et elle créé en ce moment un spectacle de danse mettant en vedette Sarah Williams (*Lalala Human Steps, Jean Pierre Perrault, Louise Bédard Danse*), en collaboration avec celle-ci. Elle a assisté également la danseuse Anne Plamondon (*Rubberband Danse, Chrystal Pite*) à titre de metteur en scène et dramaturge à la création de sa première pièce solo, qui fut présentée à l'Agora de la danse en octobre dernier et partira en tournée d'ici quelques mois. Elle est également interprète d'un solo de danse créé pour elle par la chorégraphe Isabelle Van Grimde, dans son projet *Le corps en question*, qui a été créé à Montréal au printemps 2012 et sera prochainement présenté en tournée dans plusieurs villes au Canada et en Europe.

Elle est directrice artistique de la compagnie de production ***Infrarouge***
www.mariebrassard.com

Sur Facebook :
https://www.facebook.com/pages/Infrarouge-Marie-Brassard/211360705553298

Jimmy, créature de rêve / Jimmy

(creation 2001)

photo Simon Guilbault

« Obscène, hilarant, inquiétant, évitant avec élégance toutes les facilités du one-(wo)man show, le spectacle de Marie brassard nous rend au réel en plein rêve éveillé. »
- Libération, Paris

«This is vital, world-class theatre not to be missed. Definitely the best thing I've seen this year.»
- The Irish Times, Dublin

«Solo performer Marie Brassard wants to take over your dreams. (…) Artists sometimes claim to be tapping the unconscious when they are actually bogging themselves down in patchy surrealism. But Brassard, an artist of rare gifts, makes good on the promise. She evokes dreaming's borderlessness, its sense that no identity is ever entirely within our control (…)
Did it really end? The audience tiptoes out destabilized, worried they may be dreaming still.»
- Helen Shaw, New York Time Out *****

«A Murky Dream World of Subconscious Characters…
Marie Brassard's one-woman show "Jimmy" is about the stuff of dreams — well, a dream figure, a recurring visitor in the nocturnal imaginings of a slumbering American Army general and an actress. Audiences may not readily comprehend the strange landscape of the unconscious that the play navigates, but the tall, braided Ms. Brassard is a captivating guide through an enchanting, if unsettling, realm (…)»
- Andy Webster, The New York Times

«New York premiere of her one-person work, Jimmy is an absolute "must see." Short yet potent, it's a small masterwork— a time, gender and genre bender that exemplifies the best of experimental theater (…) In unskilled hands, this quasi sci-fi premise might veer into the merely silly. Ms. Brassard, however, makes this tale almost plausible, imbuing it with heartbreaking poignancy, poetic lyricism and even humor—a combination so very rare these days.»
- William Coyle, New York OffOffOnline reviews

«Selten kam ein Ein-Personen-Stuck so unangestrengt originell, so humorvoll und uneitel daher.»
-Renate Klett, Theater Heute, Allemagne

«Jimmy ist in seiner Doppelbödigkeit natürlich auch eine Metapher für das Theater selbst. Die Konsequenz mit der Brassard dieses Bild geradezu muhelos entfaltet,

macht `Jimmy' zu einem grossartigen Stuck.»
- Frankfurter Allgemeine Zeitung, Francfort

«Die Autorin hat ein altes Thema der Menschheit abgewandelt, Fragen nach Traum und Wirklichkeit in unserem Dasein. Damit verbunden sind die Erforschung der Träume und des Unbewussten».
- Basellandschaftliche Zeitung, Basel

«Her remarkable performance raises fascinating, existential questions about identity.»
- The age, Melbourne

« Marie Brassard est de la tribu des surréalistes; ses songes sont sa toile et on a hâte d'en être victimes. »
- Le Temps, Genève

«Marie Brassard knows that a tiny gesture or half a line of text can suggest a world of meaning. With laconic, dry humor, a few theatrical tricks and a touch of postmodernism, she draws the audience into a series of Russian-doll scenarios that circle onto themselves and are alternately claustrophobic and liberating. A world class, impeccable piece of theatre, not to be missed».
- Now, Toronto

La Noirceur / The Darkness

(creation 2003)

Photo Simon Guilbault

"En faisant entendre le cœur d'un immeuble, situé rue Ontario au centre ville, elle montre une facette de l'âme de Montréal.Dans une optique plus universelle, le spectacle est un constat lucide face à l'effondrement d'un monde prêt à troquer les valeurs humanistes qui l'ont fondé au profit d'un seul dénominateur: l'argent."
- Solange Lévesque, Le Devoir, Montréal

"La topographie personnelle de Marie Brassard rejoint l'humain. Car cette visite guidée est en fait une géographie du cœur"
- La Presse, Montréal

"C'est de la haute voltige, et c'est assez étourdissant merci. On vous souhaite de vivre pareils vertiges"
- Michel Bélair, Le Devoir, Montréal

"Alexander MacSween draws the bow across the cello so that is sounds like someone bowing on shredded heartstrings. Or sometimes his frenzied drumming sounds like the unquiet brain in the sleepless hours before dawn. Voices are electronically distorted, lines repeated, words smashed into each other (...) Hallmarks of Brassard's work are the minimalist setting, evocative lighting and extreme theatricality. But it is Brassard herself-diminutive, sad, childlike and wise-who

mesmerizes. It's not comfortable, but it's exciting traveling with her."
- The Vancouver Courier, Vancouver

"Brassard ist, wie Lepage, eine Virtuosin des Lichts. Goldene Abendstimmung, Schatten und Dunkelheit, aufsteigender Zigarettendunst - die Scheinwerfer zeichnen gemeinsam mit den statisch agierenden Darstellern - Marie Brassard und der Tänzer Guy Trifiro, begleitet von der Live musik Alexander MacSween - jene emotionalen Erinnerungsbilder, deren Ursprung im filmischen Erleben liegt. Die melancholische Einsamkeit der durchwachten Nacht ist das Thema der kontemplativen Stunde. Erzählungssplitter berichten von den nächtlichen Ritualen der Städter zur Bannung der Schrecken der Dunkelheit."
- Der Standard, Vienna

Peepshow

(creation 2005)

Photo David Clermont Béique

"Not to be missed, Brassard leaves the ordinary behind"
- The Vancouver Courier

"L'enfance, le désir et une solitude existentielle habitent ce décor à travers la grâce d'une interprète exceptionnelle, totalement engagée dans son art"
- Le Devoir, Montréal

"Peepshow confirms Marie Brassard's international status as a master of the solo performance"
- The Gazette, Montréal

« Marie Brassard est une ensorceleuse. Elle envoûte au premier regard, au premier mot. Sa voix posée et douce nous hypnotise. Ses histoires nous soulèvent. Quel charisme ! On la suivrait n'importe où. »
- ICI, Montréal

"So wird "Peepshow" wie der Traum der verlassenen Frau, die erst träumt, dass sie verlassen wird, dann träumt, dass sie von ihrem Geliebten getröstet wird, um schließlich doch alleine aufzuwachen. "Ein Traum im Traum,wie eine Kristallkugel in einer Kristallkugel", sagt sie. So wirkt auch dieses intensive Ein-Personen-Stück, distanziert und doch berührend. Ein bestrickendes, verstrickendes Labyrinth der menschlichen Verwirrungen in Beziehungen, eine sehenswerte Reise zu den Ungeheuern des Unterbewusstseins. Dass die auch ganz lustig sein können, zeigt Marie Brassard"
- Die presse, Vienna

"If it is indeed a will to knowledge that can be said to animate the audience - a desire to understand this woman erasing and redrawing herself before us on the stage - then surely this oscillation - this fascinating, anxious, incredibly human oscillation - tells us all we need to know and makes this understanding possible. Brassard has delivered a powerful work. Her Peepshow is unmissable."

- Melbourne stage, Melbourne

"Pas de bon festival sans sa part d'exotisme, de découvertes. Cette édition a rempli dignement cet office en invitant notamment deux maîtresses de la scène canadienne merveilleusement fêlées: l'actrice Marie Brassard et la danseuse Louise Lecavalier, dont le talent et les personnalités ont largement conquis."
- Le temps, Genève

"Peepshow is like bedtime stories for adults: it's intimate theatre and Brassard's decision to close the show with a renditions of are you lonesome tonight is perfect. You don't feel quite so alone after spending the night with her and her bright-eyed and lovelorn characters."
- The Australian, Melbourne

"Fully integrated with the music and sound that complements Brassard's vocal transformations of characters is the work of lighting designer Simon Guilbault, whose well-considered thematic-projections ranging from grainy moving images of wolves to a negative image of the storyteller herself lying onstage as a girl on the threshold of sexual awakening-accompany an imaginative use of lighting that only serves to heighten some of the shadows cast in Brassard's striking and oddly compelling fantasmagoria."
- Calgary Herald, Canada

The Glass Eye

(creation 2007)

Photo Jean Christian Gagnon

"The result is a touching and often absurd play. Brassard doubles as director and an offstage narrative voice that provides another perspective to balance that of Negin's character. And while both the tale and tellers are often compelling, it is the impetus the play creates to examine one's own life that leaves the most lasting impression (…) This examination of a life both lived and unlived is a catalyst for the audience, who are urged to re-imagine their own aspirations and the blurred line between reality and dreams. That alone makes this show worth seeing."
- The Globe and Mail, Toronto

"Louis Negin is one of those rare actors who's a true raconteur, a performer who turns personal anecdotes into a magnet, drawing an audience irresistibly into his world."
- Now, Toronto

"Louis Negin truly radiates. His radiance – more than any other element of The Glass Eye – is what I find most compelling. I have rarely seen a character take on such life; on more than one occasion, Louis' performance brought me to tears. Veiled by his fiction, his truth resonates."
- Mooney on theater, Toronto

L'invisible / The Invisible

(creation 2008)

photo Simon Guilbault

"L'Invisible est une hallucinante et déroutante performance, pour spectateurs avertis."
- Voir, Montréal

"Do we see it? Is it real? Shifting perspective, moving in and out of our conscious vision, whatever it is we see becomes a haunting visual."
- Jon Kaplan, Now magazine, Toronto

"Marie Brassard was onstage for barely a minute when she showed her audience the door - to another realm, a parallel existence somewhere between the material and the spiritual."
- Kamal Al-Solaylee, The Globe and Mail, Toronto

"In her past work with Robert Lepage, Brassard has developed a reputation for reaching out to her audience and shaking them from their passive stupor – The Invisible is no exception to this trend. Whether with the soothing lull of her calm voice as she retells the story of a child prostitute's experience in alluringly vivid detail, or the shocking flash of lights, the audience is constantly reminded of their own vulnerability. (…) This piece is not for the intellectually passive or those seeking a night of mindless entertainment. Prepare to be engaged, drawn into a journey along the border of this world and nothingness while constantly being reminded of your own insubstantiality."
- Nicky Renault, A 'n' E Vibe, Canada

"There are some stunning moments of pure stage technique where a simple piece of Mylar and the play of lights upon it tease the audience's assumptions about what is in front of their eyes. Brassard's collaborations with Alexander MacSween and Mikko Hynninen allow her to push the limits of the actor's body and vocal range."
- Dr. Natalie Meisner, Seasons Musing, Calgary

"Pour pouvoir apprécier L'Invisible, le spectateur doit être capable de s'abandonner à l'étrangeté d'un parcours onirique assez déroutant. Cela en rassurera quelques-uns de savoir qu'ils auront pour guide une actrice comme Marie Brassard, à l'aise en compagnie des ombres qui l'habitent et sachant naviguer à vue dans les brumes de l'inconscient."
- Le Devoir, Montréal

"Once she starts shaking and "channeling" like a medium at a seance, the name J.T. Leroy (the name of a fictitious American author used in a recent American literary hoax), emerges from deep within her body. But the name is just a touchstone in a poetic script that's more hummed, groaned (even sung, sort of) than actually spoken. Shades of Yoko Ono here (in her early days with John Lennon)."
- The Gazette, Montréal

ME TALKING TO MYSELF IN THE FUTURE

(création 2010)

Marie Brassard Moi qui me parle à moi-même dans le futur is possibly her best solo yet. I was completely mesmerized for the duration of this poetic performance piece (…) Brassard's use of space, images, words, music and technology (all in collaboration with musicians Alexandre St-Onge and Jonathan Parent), is exceptionally fluent. She's a great director. But it's her arresting stage presence and remarkable voice at the centre of it all that make this show a must-see-at-least-twice." -Pat Donelly , The Gazette, Montreal

"L'affirmation sera péremptoire, mais osons-la tout de même: Marie Brassard est assurément l'artiste la plus inclassable du théâtre québécois. Marchant dans les traces de son précédent spectacle, L'Invisible, elle propose encore une fois une pièce indescriptible et insaisissable, une étrangeté envoûtante qui joue sur les territoires de la perception et brouille toutes les certitudes."
-Philippe Couture, Le Devoir, Montréal

"Moi qui me parle à moi-même dans le futur tient autant du poème immersif que de la séance d'hypnose psychédélique où les mots, les images et les sons se répondent. (…) Plus que la somme de nos souvenirs et de nos expériences, nous sommes le produit des images et intuitions que nous conservons secrètement en nous. Ainsi, c'est son moi intime que révèle Marie Brassard. Un univers auquel on donne un sens en lui accolant nos propres images intimes. C'est le paradoxe de cette rencontre à la fois déroutante et enivrante d'une rare intimité."
-Alexandre Vigneault, La Presse, Montréal

"Un objet artistique d'une pulsation on ne peut plus vibrante. Choisissant de laisser choir instinctivement sa proposition entre le théâtre, la poésie et le performing art, Brassard surprend, hypnotise et envoûte avec ses récits souvent schizophréniques empreints d'une nostalgie liée à l'enfance, qui traitent notamment de la trace que la créatrice laissera dans l'univers."
-Guillaume Moffet, Voir, Ottawa-Gatineau

"Murmures d'une enfance rock'n'roll colorée par des dérives chimériques, de Morphée à morphine c'est la promesse d'un abandon électrisant auquel nous convie cette héroïne des solos. Micro au poing, l'aventurière psychédélique se propose de défier les lois temporelles et, en « rêveuse définitive », façonne son propre temps dans une interprétation où règnent mouvements et sensations, scènes réelles et fictives, mythe intime et histoire des origines...Aurait-on alors pu imaginer un autre titre que Moi qui me parle à moi-même dans le futur ?"
-Maud Cucchi, Le Droit, Ottawa

"Who wouldn't like to listen to a story that begins in a Coconut-Bar-Motel in Trois-Rivières, on the St-Lawrence River in Québec? (...) This is exactly where Brassard's observations lead us: Which parts of me do really exist? Which parts only exist in a dream state? How can you lose control over your thoughts? And what distinguishes one from the other? Jonathan Parant and Alexandre St-Onge on their laptops allow us to enter deep into these worlds of observation, which blend together like in a song and never take us back to the Coconut-Bar."
-Der Standard/Kultur, Vienna

INFRAROUGE
1908 rue Panet #401
Montréal, QC H2L3A2
Canada
Tél: +1 514 526-6060
Fax: +1 514 526-5792
www.infrarouge.org

AGENT
Menno Plukker Theatre Agent, Inc.
menno@mennoplukker.com

Trieste
Dossier de presse de la création au FTA 2013

Philippe Couture et Elsa Pépin, « Un monde de marchandises », *Voir* (Montréal)
Jeudi 30 mai 2013

UN MONDE DE MARCHANDISES

Thomas Ostermeier a ouvert le Festival TransAmériques avec panache et la festivalite aiguë nous a happés. Regard sur la première moitié de l'incontournable événement.

PHILIPPE COUTURE
ET ELSA PÉPIN /

Regards sur la crise

Le FTA nous a présenté durant sa première semaine deux relectures de classiques en écho à la crise actuelle. **Thomas Ostermeier** tombait à point avec son adaptation d'*Un ennemi du peuple* d'Ibsen, où un médecin découvre que les eaux de sa ville sont contaminées et se heurte à la résistance des dirigeants corrompus! Relecture intelligente, la pièce traduit la solitude d'un résistant qui défend la transparence dans un monde d'hypocrisie. Si la forme réaliste reste très classique, le jeu maîtrisé des acteurs et ce débat ouvert au public offrent un efficace appel à l'action, doublé d'une troublante observation de notre obsession narcissique qui évacue le social. La compagnie italienne Motus, qui avait fait vibrer la scène montréalaise l'an dernier avec *Alexis. Una tragedia greca*, a pour sa part offert une *Nella Tempesta* moins convaincante. À partir de *La tempête* de Shakespeare, la pièce cherche à créer un îlot de révolution dans la ville. Malgré l'originalité de la démarche nourrie d'éléments documentaires, l'œuvre laisse une impression de fouillis d'idées et se heurte à une société tristement rendormie depuis l'ébullition du printemps dernier. (E.P.)

Nul doute que les têtes chercheuses de Motus vont continuer à explorer et arriver à une version plus cohérente de cette œuvre. Leurs emprunts à Aimé Césaire et à sa réflexion sur le postcolonialisme, par exemple, regorgent de pistes prometteuses, mais sont peu approfondis, comme l'exploration des concepts d'utopie et d'hétérotopie tels que les a élaborés le philosophe Michel Foucault. On leur reconnaîtra toutefois leur grande capacité à transformer la scène en laboratoire de recherche, posant de nombreuses questions auxquelles le spectateur continuera à réfléchir. (P.C.)

Brassage de clichés noirs

Beau hasard que ce croisement de deux œuvres iconoclastes sur l'identité noire par deux femmes chorégraphes! Alors que la Sud-Africaine **Robyn Orlin** proposait *Beauty Remains...*, une grande fête clinquante et rythmée qui récupère les clichés de l'Afrique et les tourne en dérision avec charisme et légèreté (peut-être un peu trop), la chorégraphe **Dana Michel**, originaire d'Ottawa, signait quant à elle un solo déstabilisant et plus grave sur l'apprivoisement de la marginalité avec *Yellow Towel*. L'interprète se révèle prodigieuse dans ce portrait tragique et burlesque où son corps désaccordé se développe en une série de tableaux où le sens surgit dans la lenteur. L'œuvre riche, très personnelle et d'un délicieux humour décalé confirme le talent d'une artiste sans compromis qui ose inventer son propre langage. (E. P.)

Poème crépusculaire

Partie par hasard à la conquête de la ville de Trieste, **Marie Brassard** y a trouvé matière à méditer sur les concordances à travers le temps, le passage vers le monde des morts et des écrivains. Alternant entre une narration familière dégagée de toute fioriture et une scénographie extrêmement travaillée qui fait naître un univers parallèle d'un onirisme magnétique, *Trieste* paraît par moments déchirée entre ces deux énergies contrastées, mais Brassard nous saisit au détour avec une alliance unique de proximité et d'étrangeté. Une œuvre qui nous habite longtemps et qui apprivoise le mystérieux de la vie. (E.P.)

Les gagnants et les perdants

De Vancouver nous arrivent **Marcus Youssef** et **James Long**, acteurs et orchestrateurs de *Winners and Losers*, une pièce minimaliste (sans doute trop) qui ausculte les rapports de compétition que la société capitaliste impose dans nos relations, même les plus amicales. Malgré l'absence d'un véritable travail de mise en scène, qui aurait pu propulser cette pièce sympa à un autre niveau, la progression dramatique en partie improvisée place les deux vieux amis dans une situation de jeu qui les mènera tour à tour à s'accuser d'être plus «loser» que l'autre et révèle les mécanismes d'émergence de la violence dans un contexte de forte concurrence, jusqu'à évoquer en filigrane la naissance des guerres. D'abord intemporelles ou ancrées dans l'actualité politique, les attaques se personnalisent et dévoilent aussi un trait de caractère très canadien, et particulièrement québécois: l'émotivité bouillante qui empêche tout débat rationnel. Sont écorchés au passage quelques tabous, notamment le rapport trouble à l'argent et à sa redistribution collective. (P.C.) ■

À partir de *La tempête de Shakespeare*, la pièce *Nella Tempesta* cherche à créer un îlot de révolution dans la ville.
photo Luca Chiaudano, Corrado Gemini

LE DEVOIR

Alexandre Cadieux, « Carnet pêle-mêle d'un festivalier trempé », *Le Devoir* (Montréal)
Mardi 28 mai 2013

Carnet pêle-mêle d'un festivalier trempé

ALEXANDRE CADIEUX

En ces premiers jours de Festival Trans-Amériques, on aura couru sous la pluie d'une salle à l'autre, en croisant au passage dans la foule mouvante moult visages connus sous des chevelures trempées, avec qui on aurait aimé échanger 2 ou 2000 mots, mais qui, à peine salués, disparaissaient, emportés dans la déferlante. On se voit plus tard, peut-être.

Les teckels de *Dachshund UN*, Organisation des Nations Unies canine qui tenait ses séances jappées sur la place des Festivals cette fin de semaine, n'ont pas pointé leur museau à cause de la pluie samedi après-midi, moment où j'avais prévu les attraper. Difficile de leur en vouloir. Je me suis consolé en me disant que ça rajoutait une couche d'ironie à la performance-installation proposée par l'Australien Bennett Miller : nos grands gardiens de la paix internationale seraient-ils faits en chocolat?

Temps de gestation

Il y avait tant à dire sur *Un ennemi du peuple* de Thomas Ostermeier que, dans ma critique publiée vendredi sur le grand spectacle d'ouverture, j'ai l'impression d'avoir beurré sur le fond en négligeant un peu la forme. J'en profite pour ajouter deux observations, sur la scénographie d'abord: sur les murs noirs, une fragile perspective d'intérieur dessinée à la craie se voyait vigoureusement recouverte de peinture blanche par tous ceux — politiques, financiers, journalistes — qui tentaient de faire taire le protagoniste. De la profondeur? Bah, rien qu'un bon coup de rouleau plus blanc que blanc ne permet pas d'oblitérer en moins de deux minutes. Le symbole est puissant.

Second point, cette formidable aisance dans le jeu, ce naturel qui tient à la fois de la présence habitée et d'un certain détachement. C'est une constante chez Ostermeier, dont on avait pu voir le *Hedda Gabler* à Ottawa, il y a quelques années. C'est le luxe d'une œuvre théâtrale longuement répétée, assimilée dans les corps, jouée déjà une cinquantaine de fois (à Berlin, à Melbourne, à Lyon) depuis la création au Festival d'Avignon en juillet dernier. Une durée de vie qui permet aux choses de se déposer, et qu'on jalouse, ébloui.

Je réfléchissais à cette question de la gestation au sortir de *Nella tempesta*, que les Italiens de Motus baptisaient chez nous. L'approche théâtrale, évidemment, est tout autre, mais je me suis tout de même demandé si c'était vraiment un cadeau que de pouvoir assister à la création mondiale d'un spectacle basé sur une démarche évolutive comme celle que préconisent Enrico Casagrande et Daniela Nicolò.

Nomades, ils recueillent et intègrent à leurs œuvres des éléments collectés dans chaque ville visitée. On l'avait bien vu avec *Alexis. Una tragedia greca* l'année dernière, alors qu'une approche à la fois documentaire et performative permettait d'établir des ponts entre les émeutes grecques, les secousses sociales européennes et la crise étudiante québécoise, le tout en temps réel, s'il vous plaît.

Dans la création de *Nella Tempesta*, qui revisite *La tempête* de Shakespeare en proposant de repenser le théâtre et la ville comme des laboratoires de possibles, Montréal constitue le premier maillon de la chaîne. Des ateliers préparatoires ont germé de nombreuses idées, mais le tout a encore des allures de foutoir. Ambivalence, donc, devant ce chantier prometteur au propos stimulant, mais qui — osons la comparaison vinicole — se reçoit un peu comme le beaujolais nouveau, en primeur, mais peut-être trop tôt, sans promesse de retour.

La grande exploratrice

J'avais peiné à accompagner Marie Brassard dans *L'invisible* (2008), je m'étais davantage laissé prendre au jeu de la conversation de *Moi qui me parle à moi-même dans le futur* (2011). Ne sachant jamais où nous mènera cette grande exploratrice des tréfonds, j'attendais *Trieste* avec un mélange d'enthousiasme et d'appréhension.

Trieste, c'est cette ville italienne près de la frontière avec la Slovénie, morne en apparence, mais peuplée des fantômes des grands écrivains et penseurs qui y séjournèrent. C'est aussi — Brassard le rappelle — le nom qui fut donné au bathyscaphe qui descendit à plus de 10 900 mètres dans la fosse des Mariannes (Pacifique), en janvier 1960.

Comme lui, elle plonge creux, Marie Brassard, souvent en elle-même ; ses spectacles-remontées correspondent aux agencements des images et sons glanés loin sous la surface. Dans *Trieste*, elle fait preuve d'un beau sens du récit qui, en abolissant la dimension temporelle, lui permet d'établir de riches associations entre vécu, réflexions, littérature et histoire. N'eût été l'horaire serré inhérent à la vie de festivalier, je crois que j'y serais retourné, à Trieste. Vivement la reprise.

acadieux@ledevoir.com

LE DEVOIR

Marie Labrecque, « Ville fantôme », *Le Devoir* (Montréal)
http://www.ledevoir.com/culture/theatre/379164/ville-fantome
Lundi 27 mai 2013

Ville fantôme

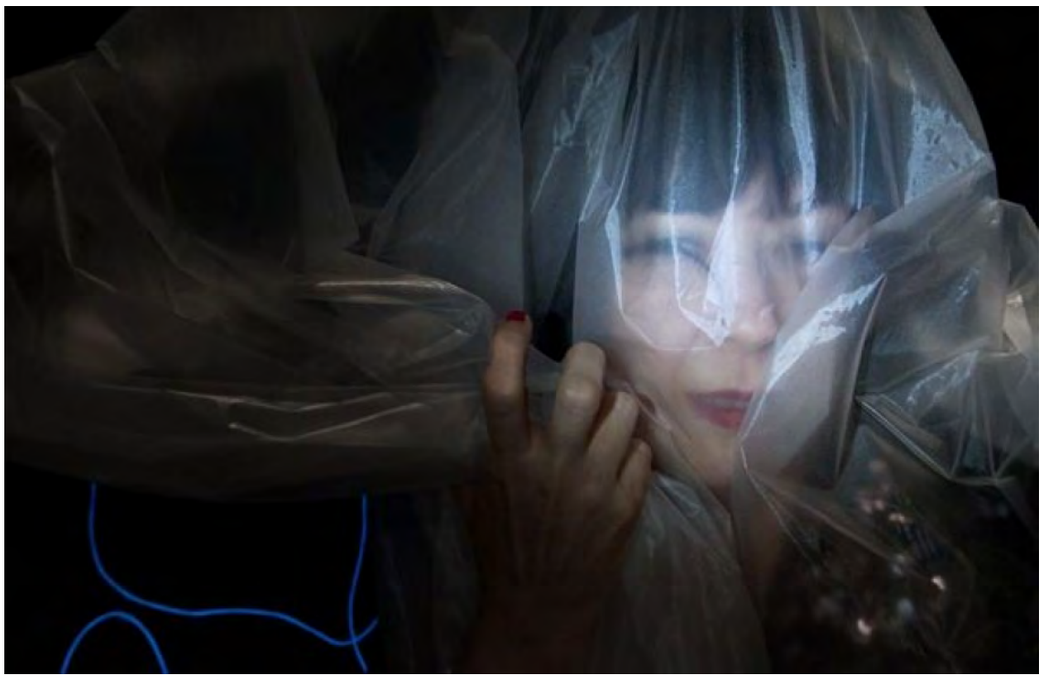


Photo : Source: FTA. Photo: Minelly Kamemura
Avec Trieste, l'audacieuse créatrice Marie Brassard signe un objet atmosphèrique, de facture à la fois simple et élaboré.

Trieste
Texte et mise en scène: Marie Brassard.
Production: Infrarouge.
À l'Usine C, jusqu'au 27 mai.

Il en va des villes comme des êtres humains. Elles sont tissées des histoires qui les ont traversées, de ces couches superposées d'épreuves et de rencontres. Avec Trieste, Marie Brassard tente de capturer un lieu qui est d'abord, comprend-t-on, un état d'esprit. Le voyage auquel elle nous convie n'est pas vraiment touristique - malgré la description de lieux et d'événements icôniques de la cité italienne -, il s'apparente davantage à la plongée sous-marine, aux fouilles archéologiques dans la psyché d'une ville. Un parcours transversal intemporel qui éclaire la présence des morts parmi les vivants, des artistes qui y ont créé dans le tissu urbain, du passé dans le présent.

L'audacieuse créatrice signe un objet atmosphèrique, de facture à la fois simple et élaboré. Alors que l'enrobage formel est sophistiqué, enveloppante tapisserie sensorielle d'images et de plages sonores dépaysantes (gracieuseté de Jonathan Parant et Alexandre St-Onge), la narration adopte souvent un ton assez direct. Quand elle ne lit pas, volume en main, de beaux extraits de Duras ou de Rilke - ou, même, qu'elle ne chante pas! -, la comédienne s'adresse très simplement à nous, au fil d'un texte un peu lâche, qui semble frôler occasionnellement l'anecdotique. Mais dans ses tableaux les plus prégnants, ce texte marie les souvenirs de voyage personnels aux légendes et faits historiques, récits d'amour ou de mort, pour en extraire la poésie métaphorique, et restituer ainsi le caractère intemporel de Trieste.

Si le passage d'un niveau à l'autre n'est pas toujours évident, la scène de l'exploration de la Grotta Gigante, à la lumière d'une lampe de poche, a particulièrement d'impact. Évocation de l'Enfer dantesque, le récit exhume un horrible épisode de l'Occupation, qui plongeât dans un même abyme les morts et les mortels, mais il questionne aussi le mystère de l'inspiration artistique, où se rejoignent les créateurs par-delà les époques.

Ce bref solo poétique parvient en tout cas à communiquer sa fascination pour la ville. On en sort avec l'envie de découvrir soi-même cette cité mélancolique. Il faut dire que Marie Brassard est une interprète d'exception, avec une présence et un timbre vocal qui n'appartiennent qu'à elle. Même avec les hésitations de la première, aux commandes d'un objet qui n'en est encore qu'à ses premiers pas, elle capture la salle. On la suivrait n'importe où. La mystérieuse Trieste est un bon point de départ.

jeu
Revue de théâtre

Michelle Chanonat, « FTA / Trieste : Voir Trieste et mourir », *Jeu* (Montréal)
http://www.revuejeu.org/critiques/michelle-chanonat/fta-trieste-voir-trieste-et-mourir
Dimanche 26 mai 2013

FTA / TRIESTE : VOIR TRIESTE ET MOURIR

MICHELLE CHANONAT / 26 MAI 2013

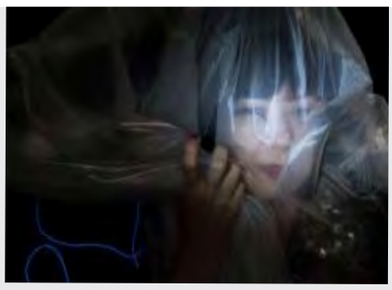
Trieste, petit ville italienne nichée sur la côte Adriatique, a comme voisine la Sérénissime Venise et comme particularité de n'en avoir aucune, mis à part le fait qu'elle fut beaucoup visitée par des écrivains et scientifiques. Dante, Rainer Maria Rilke, Freud, James Joyce, Italo Svevo, Stendhal hantent les rues et les cafés de la ville, balayée l'hiver par la bora, ce vent glacial qui rend fou et que Stendhal décrivait ainsi dans sa *Correspondance*: «J'appelle grand vent quand l'on est constamment occupé à tenir son chapeau, et *bora* quand on a peur de se casser le bras».

On dit de Trieste qu'elle est baignée de mélancolie. Dans cette atmosphère particulière, éprouvant le vertige du temps passé, Marie Brassard marche dans les empreintes des fantômes, convoquant leur souvenir, découvrant des coïncidences, des «synchronicités» qui tissent entre eux des liens troublants. *L'enfer* de Dante existe, elle l'a visité dans la Grotta Gigante qui s'ouvre sous la ville, une caverne platonicienne que Gustave Doré a dessinée sans la connaître.

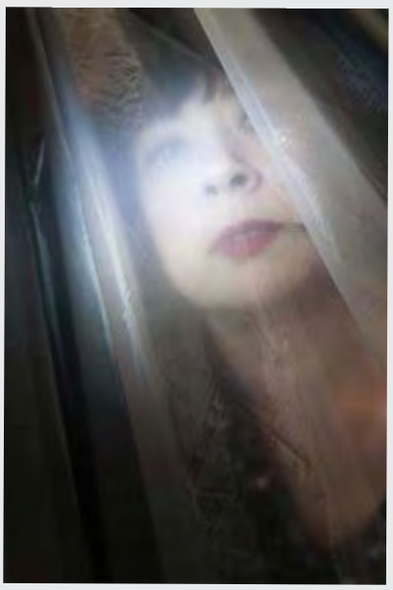
Une femme transparente surgit de la pénombre et dit: «Moi, je ne suis déjà plus vivante». Des limbes océaniques où flottent des créatures bioluminescentes aux traces des disparus qu'elle retrouve au hasard de ses errances, Marie Brassard construit une réflexion intime sur la mort. Éclairée par la lumière blafarde des projections vidéo, elle fouille la mémoire de la pierre. Elle dérive, elle flotte, elle erre dans la ville étrangère. Des images floues, des images d'outre-tombe, décolorées par les souvenirs, usées par la mémoire, montrent des «architectures invisibles», des façades de maison, des images du port, un envol d'oiseaux noirs…

Seule sur l'immense plateau désert et sombre, accompagnée par deux musiciens (Jonathan Parant et Alexandre St-Onge) assis derrière une table encombrée d'ordinateurs et d'instruments, qui jamais n'interfèrent dans le jeu, elle livre d'une voix monocorde ces carnets de voyage dans un texte qui, parfois, aurait mérité d'être plus resserré, plus précis. Devant la beauté des fonds sous-marins, elle s'interroge: et si ce lieu était celui de la vie, de notre vie, secrète, enfouie? Les morts qui flottent au-dessus de nos têtes lancent des hameçons auxquels nous nous accrochons pour nous amener à la lumière.

Trieste est la cinquième création en solo de Marie Brassard présentée au FTA, depuis *Jimmy, créature de rêve* en 2001 jusqu'à *Moi qui me parle à moi-même dans le futur*, en 2011. D'un spectacle à l'autre, Marie Brassard creuse le même sillon, dans une démarche artistique à la fois cohérente et singulière. Elle n'a pas son pareil pour faire surgir l'invisible, pour dire l'indicible. Et le trouble suscité par les images et les mots de l'artiste longtemps nous hantent, comme le souvenir de ceux qui sont partis avant nous.



Trieste | © Minelly Kamemura



Trieste | © Minelly Kamemura

Olivier Dumas, « Critique · *Trieste* », *Blogue : MonTheatre.qc.ca* (Montréal)
http://www.montheatre.qc.ca/dossiers/fta/fta2013/trieste.html
Dimanche 26 mai 2013

Critique

par Olivier Dumas

Crédit photo : site FTA

Depuis la création de sa compagnie Infrarouge au début des années 2000, Marie Brassard est devenue l'une des créatrices québécoises préférées du Festival TransAmériques. Ainsi sollicitées, plusieurs de ces productions hétéroclites et multidisciplinaires, et parfois difficiles à apprécier, ont donc depuis bénéficié de la bénédiction des programmateurs. Pour son tout nouveau spectacle intitulé *Trieste*, l'une des collaboratrices privilégiées de Robert Lepage livre ici à l'Usine C une proposition qui, sans être mémorable ou transcendante, se révèle somme toute particulièrement intéressante.

Après *La noirceur* en 2003, *Peepshow* en 2006, *L'invisible* en 2008 et *Moi qui me parle à moi-même* en 2011, sa participation récurrente au FTA démontre qu'elle touche quelques cordes sensibles auprès d'un public adepte des technologies et de recherches formelles dans la structure d'une représentation théâtrale. L'histoire de *Trieste* se déroule dans la ville du même nom. Nichée dans le golfe de l'Adriatique, la ville italienne voisine de Venise regorge de trouvailles et d'enjeux historiques qui ont fait succomber d'illustres écrivains comme James Joyce, qui écrira les premiers chapitres de son *Ulysse*, Jules Vernes, qui rédigera Mathias Sandford, jusqu'à Veit Heinichen, qui y campera ses polars. Rainer Maria Rilke, Italo Svevo et Umberto Saba témoigneront également de leurs attachements à cette cité aux charmes mélancoliques, mais qui laissera étrangement Stendhal de glace.

La démarche particulière de Marie Brassard a donné des résultats inégaux parmi ses réalisations précédentes. Si *Peepshow* se démarquait par son approche audacieuse et éclatée, *L'invisible* tournait rapidement à vide par ses égarements dans les effets techniques au détriment d'une dramaturgie forte et convaincante. Heureusement, sa vision de *Trieste* amalgame mieux la forme et le fond, la parole et l'exploration visuelle qui dure à peine une petite heure. Le public se sent davantage interpelé par une interprète qui sait faire des liens entre la petite et la grande histoire, entre des faits connus depuis des siècles et certains de ses récits personnels. Par ailleurs, son timbre avec à la fois des intonations de petite fille curieuse et une certaine gravité sait charmer le public.

Par contre, il ne faut pas oublier que le spectacle est présenté en primeur. On pardonne plus volontiers au premier quart d'heure plus laborieux à trouver son rythme de croisière et de bien agencer la conception sonore avec la narration qui se retrouve noyée par les bruits ambiants. Plus le récit progresse, plus ses composantes deviennent concluantes et plus cohérentes, d'autant que les premières répliques sont prononcées dans un effet de distanciation, alors que Marie Brassard semble loin de l'auditoire malgré la proximité du plateau. Mais l'énumération des nombreuses personnalités littéraires et artistiques au début prend l'allure d'une leçon d'érudition apprise par cœur, comme ces premiers de classe qui, malgré leurs grandes connaissances, manquent de ferveur et de tripes. Lorsque Marie Brassard raconte son expérience de plongée lors d'une journée de congé pendant une tournée à l'étranger, le ton est beaucoup plus prenant, plus naturel et plus exquis.

La musique originale, composée et jouée en direct par Jonathan Parant et Alexandre St-Onge, joue un rôle constant, mais plutôt discret, accompagnant les péripéties de la globetrotteuse et la description de la ville enchanteresse. Les projections vidéo n'accaparent pas trop l'espace et créent plutôt de beaux effets, notamment dans la reproduction des excursions dans la grotte décrite par Dante. Marie Brassard se permet même de chantonner à quelques reprises d'une voix douce rappelant beaucoup celle de la grande Chloé Sainte-Marie. Autre belle surprise dans cette aventure, les couleurs sombres, obscures et noires de la représentation dévoilent un contraste intriguant avec les images véhiculées traditionnellement de Trieste avec son architecture de couleurs claires, son port maritime et sa bora glaciale qui aime bien se déchaîner à l'occasion jusqu'à près de 200 kilomètres à l'heure. Les détracteurs de la femme de théâtre ne pourront pas lui reprocher d'avoir succombé à la tentation de montrer sur scène une vision se rapprochant des cartes postales touristiques.

Encore en rodage à sa première, la production *Trieste* et son instigatrice ont reçu une ovation spontanée du public, content de ces retrouvailles.

LE DEVOIR

Louise-Maude Rioux Soucy, « Marie Brassard dans les filets de Trieste », *Le Devoir* (Montréal)
Vendredi 24 mai 2013

FESTIVAL TRANSAMÉRIQUES

Marie Brassard dans les filets de Trieste

Son dernier solo est porté tout entier par le discret port de mer

LOUISE-MAUDE RIOUX SOUCY

Trieste est une perle italienne discrète sertie dans un collier de belles voisines aveuglantes. C'est pourtant une ville de lettres, port d'attache des Rainer Maria Rilke, Stendhal ou James Joyce. C'est surtout une ville complexe à la temporalité incertaine. Une ville palimpseste sur mesure pour l'inclassable Marie Brassard, qui a fait de son séjour dans ce port de mer une ambitieuse odyssée verticale, *Trieste*, qu'elle présente en première mondiale ce samedi au Festival TransAmériques.

C'est le plus pur des hasards qui a conduit la créatrice iconoclaste à Trieste, une ville *«qui ne se donne pas facilement»*, reconnaît en entrevue la surdouée du langage scénique. Pour ceux qui consentent à s'y perdre, la plongée peut néanmoins prendre des allures de révélation, comme ce fut le cas pour celle dont l'univers baigné par la mort, l'onirisme et l'ambiguïté a trouvé là un alter ego. *«Depuis que j'ai commencé à lire sur cette ville discrète, je n'arrive tout simplement plus à en sortir.»*

Son nouveau solo qui allie théâtre, performance et musique est traversé par la bora, ce vent puissant qui souffle si fort sur Trieste qu'il peut troubler les esprits. Il est surtout habité par toutes ces plumes, italiennes et étrangères, qui ont donné son âme à la ville. *«On ressent beaucoup la mélancolie à Trieste, où le temps ralentit, semble même changer au rythme de la mer*, raconte Marie Brassard. *Tout cela porte à réfléchir, à voyager, à s'arrêter.»*

ANNIK MH DE CARUFEL LE DEVOIR

C'est le plus pur des hasards qui a conduit Marie Brassard à Trieste, une ville « qui ne se donne pas facilement», dit-elle.

Carnets d'un voyage intérieur, voire abyssal, *Trieste* est aussi un prétexte pour parler de l'importance de l'art et de la force évocatrice des œuvres. *«C'est par les chemins excentriques que les artistes parviennent à mettre en valeur la vraie nature des choses, la force de la pensée humaine et de leurs traces»*, croit celle qui a parcouru la planète en solo, mais aussi en tandem, avec Robert Lepage.

La parole singulière des créateurs a toutefois de plus en plus de mal à se faire entendre, note Marie Brassard. *«Il est très difficile désormais de garder le "focus", parce qu'on se fait constamment — et de plus en plus — évaluer en des termes marchands alors que ça ne devrait jamais s'appliquer à l'art de quelque façon que ce soit.»*

Ce discours est devenu si répandu qu'il menace la survivance de la parole excentrique, s'inquiète la créatrice. *«Avant, on s'intéressait à un artiste dans la continuité de ses œuvres. Maintenant, il y a tellement de créateurs — des artistes de valeur, d'autres peut-être moins — que plus personne n'est prêt à prendre de risque.»* Un phénomène qui ne touche pas que les diffuseurs, mais aussi le public et les artistes eux-mêmes.

Reste quelques bulles d'oxygène, dont sa compagnie, Infrarouge, a su tirer profit. La résidence à l'Usine C en est une. Tout comme ce premier séjour au très couru Experimental Media and Performing Arts Center de Troy, dans l'État de New York, qui lui a permis de sonder les profondeurs de son *Trieste*. *«On se sent là-bas protégé, libre. On peut expérimenter, se tromper, recommencer. Laisser reposer.* [...] *Pour créer, il faudrait pouvoir expérimenter 100 choses tout en sachant qu'il faudra en jeter 90.»*

Ce temps élastique de la création, qui rappelle celui changeant de Trieste, lui paraît incompatible avec l'accélération de la pensée humaine branchée en permanence sur des écrans qui le stimulent de mille manières en même temps. *«L'être humain va forcément se transformer à mesure qu'il évolue par rapport à sa manière d'assimiler des choses.»*

Elle-même note que sa concentration et son attention ne sont plus les mêmes. *«C'est comme si la réalité nous parvenait maintenant par éclats. On est ébloui. Et quand on retrouve la vue, on a perdu de vue la raison de notre éblouissement.»* Trieste, depuis son espace-temps immémorial, fait figure de résistante contre un présent qui favorise l'oubli en s'emballant.

Le Devoir

TRIESTE
Un spectacle d'Infrarouge. Une coproduction du Festival TransAmériques et de l'Usine C. Les 25, 26 et 27 mai à l'Usine C.

24H Montréal

Pascale Gauthier, « Le charme caché des choses », *24H* (Montréal)
Vendredi 24 mai 2013

Aussi au Festival TransAmériques...

Dachshund Un, de Bennett Miller, sur la Place des Festivals, 24 au 26 mai (Installation vivante)

Birds with Skymirrors, de Lemi Ponifasio, au Théâtre Maisonneuve de la Place des Arts, 29 et 30 mai (Danse)

Bonte d'amour, de Markus Öhrn, au Conservatoire d'art dramatique Théâtre Rouge, 28 au 30 mai (Théâtre)

Brevée des conflits, de Boris Charmatz, au théâtre Jean-Duceppe, 30 et 31 mai (Danse)

Ganesh versus The Third Reich, de Bruce Gladwin, à L'Usine C, 30 mai au 2 juin (Théâtre)

Della Tempesta, de Enrico Casagrande et Daniela Nicolò, à la Cinquième salle de la Place des Arts (Théâtre création)

Le charme caché des choses

Amie de longue date du Festival TransAmériques, Marie Brassard y présentera sa dernière création interdisciplinaire, *Trieste:* nouveau voyage créant une brèche dans l'espace-temps au moyen de ses mots, de musiques envoûtantes et d'hallucinations technologiques...

Dans le cadre du FTA, *Trieste* sera présentée à l'Usine C, du 25 au 27 mai. – PHOTO Courtoisie

Petite ville italienne de bord de mer, Trieste «n'a rien d'impressionnant en soi quand on y arrive pour la première fois, dira Marie Brassard. Mais au fur et à mesure qu'on approfondit, qu'on creuse, c'est très étonnant. J'ai été vraiment fascinée par toutes ces coïncidences liées à son histoire... Et mon spectacle parle un peu de ça, du charme caché des choses et des gens.»

Comme pour *L'invisible* ou *Moi qui me parle à moi-même dans le futur*, la comédienne et créatrice élabore un spectacle solo inclassable, quelque part entre le théâtre et la performance, où la poésie émane tant des textes que du paysage audiovisuel dans lequel elle s'immerge. Un univers à la fois dépouillé et complexe, concret et virtuel, créateur d'atmosphères.

«*Moi qui me parle...* avait beaucoup rapport à mon existence personnelle. Pour *Trieste*, tout se tisse autour de cette ville. Mais c'est certain qu'on n'échappe jamais trop à soi-même,» commente-t-elle, évoquant ces artistes qui ont habité *Trieste*. Elle parlera notamment de ces nombreux écrivains qui y ont séjourné, dont James Joyce ou Rainer Maria Rilke. Sans oublier Sigmund Freud, père de la psychanalyse, avec qui Marie Brassard partage un certain intérêt à fouiller la psyché humaine, à sonder les mystères du conscient et de l'inconscient... «Ça me fascine de penser qu'il y a peut-être une autre réalité qu'on ne voit pas, une sorte de configuration du temps qui ne nous est pas accessible parce que nous sommes limités dans notre perception des choses», commente l'artiste. Ses créations tendent d'ailleurs à représenter cette temporalité verticale, dont les multiples couches deviennent communicantes; une brèche se crée dans l'espace et le temps, permettant alors aux occurrences de se rencontrer, de se répondre.

> **La manière dont on crée les choses m'intéresse autant que l'œuvre finale...**
> – Marie Brassard

«Par mon spectacle, je voulais justement faire ressortir l'aspect poétique des coïncidences qui crée des liens entre les choses dans le temps, dans l'histoire. Comme des gens dont le travail ou les intérêts convergent et qui vont passer en un même lieu, mais pas dans un même moment...»

Traces d'artistes

Méditatif, ce voyage que nous propose Marie Brassard se nourrit aussi de faits historiques et géographiques, qu'elle brode avec ses réflexions.

«Il y a une sorte d'aura littéraire et artistique autour de la ville de Trieste, poursuit-elle. Mon spectacle parle d'ailleurs beaucoup de l'importance des traces que laissent les artistes dans le lieu de leur naissance et les lieux qu'ils vont traverser. C'est donc aussi sur l'importance de l'art. Parce que sans même qu'on s'en rende compte, on sent que les artistes et leurs œuvres ont laissé leur marque et c'est ce qui donne de la personnalité à certains lieux, aux villes, aux pays même. En ce moment, alors que l'art est un peu considéré comme quelque chose de second plan, je trouve que c'est d'autant plus fondamental que de parler de l'importance de l'art et de la grande présence de l'art dans notre quotidien.»

Pour celle que l'on a souvent vue aux côtés de Robert Lepage, cet autre illustre metteur en scène de l'imaginaire, le processus créatif devient aussi intéressant que l'œuvre finale. «Moi, avec mes concepteurs, j'essaie de vivre l'expérience de la création un peu devant les gens pour partager ce questionnement de: qu'est-ce qui nous pousse à créer? Je n'essaie pas nécessairement de faire des choses spectaculaires, frappantes... Mais ce qui me touche beaucoup, c'est de constater que les gens embarquent dans ce processus avec moi, qu'ils sont prêts à partager une heure pour se laisser imprégner par les questions que je pose, par les atmosphères que je propose... Je me sens très privilégiée d'avoir cette tribune-là.»

– PASCALE GAUTHIER, 24h

« Marie Brassard », *Lèche-vitrine* (blogue de *La Vitrine*)
http://blogue.lavitrine.com/2013/05/marie-brassard/
Mai 2013

Marie Brassard

Infos Théâtre

vendredi 3 mai 2013
par Lèche- Vitrine

Mensuellement, dans sa rubrique « Artistes à la trace », le Lèche-Vitrine suit un artiste dans la planification ou la réalisation de son œuvre, qui vient partager des moments privilégiés et en toute intimité avec les lecteurs. L'instant de quelques billets, l'artiste ou le collectif artistique partage des confidences, des réflexions, des photos et des vidéos personnelles, invitant les lecteurs à découvrir leur univers de création.

Ce mois-ci : Marie Brassard au FTA

Depuis la création en 2001 de *Jimmy, créature de rêve*, un premier spectacle solo où elle s'avançait sur le terrain de la multidisciplinarité, Marie Brassard n'a cessé de sonder les possibles du langage scénique. Amalgame fluctuant de textures sonores, d'images oniriques, d'ombres, de lumières, de paroles en éclats, ce langage s'est inventé et réinventé au fil de la création d'indéterminables et captivants objets théâtraux : *La noirceur* (FTA, 2003), *Peepshow* (FTA, 2006), *L'invisible* (FTA, 2008), *Moi qui me parle à moi-même dans le futur* (FTA, 2011). Microcosmes voyageurs, tous ces solos ont rayonné autant au Québec qu'à l'étranger, se posant dans plusieurs villes d'Europe et d'Asie, de même qu'en Australie et aux États-Unis.

Collaboratrice de longue date de Robert Lepage, avec qui elle partage une soif pour l'audace et pour la dissolution des frontières artistiques, Marie Brassard a fondé en 2001 la compagnie Infrarouge, une structure-chrysalide protéiforme de laquelle a émergé chacune de ses œuvres, conçues avec la complicité d'artistes d'ici et d'ailleurs. Exploratrice du rêve, la créatrice use des technologies nouvelles pour donner à voir et à ressentir le réel autrement. À travers ses expérimentations singulières, elle met au jour une poésie scénique où s'entretissent des paysages sonores et des images ondoyantes, matérialisant, pour un temps, ce qui d'ordinaire peine à affleurer à la surface du monde — le secret, l'intangible.

LÈCHE-VITRINE

Marie Brassard, « Trieste », *Lèche-vitrine* (blogue de *La Vitrine*)
Mai 2013

TRIESTE

Infos Théâtre

mercredi 15 mai 2013
par Marie Brassard

Il y a deux semaines, nous étions au Centre EMPAC, dans la ville de Troy dans l'état de New York. Nous sommes demeurés là-bas quelque temps en résidence pour développer des idées relatives surtout à la scénographie. Notre défi était de parvenir à projeter des images sur des écrans de formes irrégulières, alors qu'ils sont en mouvement. Au final, le résultat sera en apparence très simple, mais il s'agit pour nous d'une petite victoire, qui nous permettra dans le futur de développer des concepts visuels plus complexes et riches. Ce type de résidence, fréquent en Europe et aux États Unis, est presqu'inexistant ici. Pourtant, comme il est indispensable. Créer un objet singulier requiert que l'on s'investisse puis que l'on fasse une pause, puis que l'on plonge davantage dans le chaos, puis que l'on réfléchisse à nouveau et ainsi de suite, jusqu'à ce qu'un objet rare, simple et éloquent émerge de lui-même.

Il devient de plus en plus difficile pour un artiste de réunir ces conditions, à notre époque où la performance est évaluée avec les barèmes d'efficacité et de rendement autrefois pertinents dans le monde des affaires, qui sont maintenant appliqués à toutes les sphères de l'art, qui est de plus en plus confondu avec la distraction ; de la création exigeante que l'on confond avec la créativité. Pour un artiste, il est difficile de maintenir la concentration, de garder l'objectif clair, alors qu'on lui demande constamment de se définir et de préciser ses attentes et ses intentions. Personnellement, ma réponse à ces questions ne peut être que : « Je ne sais pas ». Je mentirais si je répondais autre chose.

Mais de nos jours, ce « Je ne sais pas » n'est pas considéré comme une réponse sérieuse, que l'on peut faire publiquement. Alors peut-être que mon devoir d'artiste est d'avoir le courage de l'articuler, cette réponse, devant tous et avec fierté. De la prononcer clairement pour que tous entendent bien, que l'art est aussi à l'image de la vie : beau et radieux, parce qu'indéfinissable ; cruel et affreux parce qu'incompréhensible.

Puisqu'il s'agit ici d'un spectacle, ***Trieste***, qui sera présenté dans le cadre du **Festival TransAmériques** et que j'ai un respect infini pour ce festival, parce que depuis le début de son existence, il propose des expériences singulières et un artiste créé et la difficulté de décrire ce qui se crée avant que cela n'existe en tant qu'objet.

Je ne parlerai donc pas ici de la forme de mon spectacle *Trieste*. Ni spécifiquement de ce qu'il contient. Un spectacle, une performance, c'est une expérience en soi, indescriptible, intransmissible, puisque la grande caractéristique d'un spectacle live est qu'il ne peut se vivre autrement qu'en personne et que les éléments qui le composent sont interdépendants, donc qu'on ne peut débattre de chacun de ceux ci séparément, à mon avis.

La lumière, le son, le corps des artistes, leurs voix, le texte, les idées, les lieux : chacun de ces éléments contribue à créer un tableau. L'œil du spectateur s'y promène et s'y attarde. Chacun d'entre eux emprunte un point de vue unique et chacun aura sa propre lecture de la proposition. L'artiste propose quelque chose à voir, le spectateur propose son point de vue d'observateur. C'est une sorte de jeu magique où chaque participant accepte que les règles soient variables et inventées au fur et à mesure par chacun des joueurs, alors même que la partie se joue.

Philippe Couture, « Ville souterraine », *Voir* (Montréal)
Jeudi 9 mai 2013

THÉÂTRE FTA

VILLE SOUTERRAINE

La première fois que Marie Brassard a voulu aller à Trieste, petite ville italienne sise au bord de la mer Adriatique, on l'en a dissuadée. Elle s'est obstinée et son séjour là-bas lui a inspiré *Trieste,* mystérieux spectacle solo racontant l'âme de cette cité bercée par une aura artistique.

PHILIPPE COUTURE /

Elle a nous a habitués à des spectacles d'une forte virtualité, la mettant en scène au cœur de savants dispositifs technologiques propices à créer des mondes visuels abstraits et envoûtants. Seule en scène, **Marie Brassard** donne généralement vie à des récits identitaires complexes et explore différentes temporalités. *Trieste* promet de provoquer le même genre de voyage entre différentes époques, tout en s'ancrant dans les faits historiques, dans un regard très concret sur la ville. «Je m'intéresse, dit-elle, à l'idée des coïncidences à travers le temps, j'essaie de déterrer les traces laissées sur les lieux par les écrivains qui ont habité la ville il y a plusieurs siècles ou par les événements qui ont marqué le territoire. Ce sera une espèce de toile de pensées qui se rencontrent, dans une certaine suspension de l'espace-temps.»

James Joyce et Rainer Maria Rilke ont longuement fréquenté les cafés de Trieste, une ville méconnue au confluent des cultures italienne et slovène, dont l'ambiance est chargée de ce passé artistique foisonnant. Or, la ville est jolie, mais elle n'a rien de spectaculaire. Il faut la vivre de l'intérieur, capter son atmosphère vibrante. «J'ai été frappée, explique l'artiste, par le calme, par la présence des artistes en filigrane, dans le souterrain de la ville, de manière insaisissable. L'ambiance est prégnante. J'essaie de partir des faits, d'un réel très palpable, pour basculer dans cette ambiance et dans la poésie qu'elle transporte.»

Entre reconstitution géographique précise et évocation de lieux métaphoriques, Marie Brassard a construit son spectacle en s'inspirant concrètement du territoire. Se matérialiseront devant nous la mer et ses ports, les châteaux porteurs de légendes et de grands récits, mais aussi la bora, «un vent très puissant qui vient des montagnes, qui est d'une puissance extraordinaire et dont on dit qu'il peut rendre fou». C'est dans le monde souterrain que la comédienne a fait le plus profond voyage. «Il y a des caves gigantesques sous Trieste, dit-elle, et quand on les visite, on a l'impression d'entrer dans les entrailles de la terre. Les Romains croyaient que dans ces caves coulait un fleuve, un chemin qui menait vers le monde de la mort.»

Marie Brassard: «J'essaie de déterrer les traces laissées dans la ville de Trieste par les artistes qui l'ont habitée à différentes époques.»
photo Minnelly Kamemura

Freud a vécu à Trieste quelques années. Ainsi, la psychanalyse a indirectement influencé la créatrice, qui aime l'idée «de creuser dans les profondeurs de l'identité en pénétrant dans les caves de Trieste. C'est le sous-sol de notre monde et c'est métaphoriquement le sous-sol de nos pensées ou de notre conscience». Attention, la descente sera irrémédiable. **I**

Du 26 au 28 mai
À l'Usine C
Dans le cadre
du Festival TransAmériques